

Clotilde Scordia
ANABASE 24Beaubourg 2016



Idylle, huile sur toile, 60 x 80 cm, 2016

« Ceux qui campent chaque jour plus loin du lieu de leur naissance, ceux qui tirent chaque jour leur barque sur d'autres rives, savent mieux chaque jour le cours des choses illisibles ; et remontant les fleuves vers leur source, entre les vertes apparences, ils sont gagnés soudain de cet éclat sévère où toute langue perd ses amarres ».

Saint-John Perse, *Exil*

Anabase, l'exposition de Barbara Navi, convoque en premier lieu le souvenir des Dix-Mille, ces mercenaires de l'expédition antique gréco-perse dont le témoin et rapporteur se nomme Xénophon. Le mot grec *Anabasis* peut se traduire littéralement par « la (re)montée ». Chez Xénophon, il s'agit de la « remontée » des mercenaires, de leur retour à la mère patrie, à la fin de la bataille de Cunaxa qui a vu les armées perses triompher. Abandonnés dans l'immensité de l'empire perse, privés de leur chef Cyrus, les mercenaires se voient contraints d'errer pour rejoindre leur foyer. Cette expédition aussi difficile que formatrice est une métaphore de l'émancipation. La réflexion picturale de Barbara Navi se situe ici-même : comment l'homme peut-il s'affranchir de l'ombre de sa défaite, faire contre mauvaise fortune bon cœur ? Il doit puiser en lui-même et en cette aventure de la « remontée » qui

comporte bien des incertitudes, bien des errances.

En quoi les œuvres de Barbara Navi nous interpellent-elles, quels souvenirs font-elles remonter en nous ? Le mystère tacite qui les habite nous interroge sur nous-mêmes et provoque un sentiment d'inquiétante étrangeté. Peut-être est-ce parce que la matrice de nos souvenirs, de nos émotions est marquée de façon indélébile au plus profond de nous. *Anabase* se réfère ici explicitement à l'expérience intime relatée dans le film *Solaris* d'Andreï Tarkovski. Partis explorer la planète Solaris, tentant de percer ses secrets, des scientifiques se trouvent pris au piège de leur propre passé, de leurs propres émotions et craintes, et voient défilier dans l'enceinte de leur station orbitale les fantômes des êtres chers qu'ils ont perdus sur terre. Leur perspicacité scientifique, leur raisonnement ne parviendront pas à les empêcher de sombrer dans une profonde mélancolie. Pourront-ils échapper à ces apparences illusives, entreprendre « la (re)montée » vers la terre ? Tel est l'enjeu existentiel et visuel d'*Anabase*.

Les postulats narratifs du film de Tarkovski sont remaniés. *Anabase* fait le pari du retour là où *Solaris* semblait l'exclure. La parenté avec l'allégorie de la caverne de Platon devient alors évidente. Il faut se déprendre des fantômes sidérants, il faut les combattre pour accéder à sa vérité. La figure de l'homme-témoin par qui un nouveau départ devient possible est celle de Chris Kelvin. Il s'agit d'un personnage clé de l'exposition qui apparaît dans plusieurs tableaux. Chris ne demeurera pas dans le culte mélancolique de l'amante perdue. *Anabase* décrit son voyage de retour à soi, cette construction de soi à travers les épreuves, à travers les incertitudes et l'errance. Les flashbacks, les réminiscences et les rêves de Chris Kelvin forment les étapes de la traversée.

Clotilde Scordia